

Dimanche 30 mars. Un des plus grands auditoriums de la métropole. Pas la foule cependant. Environ mille personnes. Du huppé. Du beau monde surtout. Nous, avec nos douze grandes orphelines et la vingtaine de travailleurs de SHIS, on fait plutôt grise mine. La preuve en est que tout notre groupe a du déménager trois fois « pour laisser la place aux VIP », excepté moi, comme de bien entendu, puisque faisant partie des personnalités du jour. Car souvent, nombre de ces 'personnes reconnues de la charité' pèsent en milliers de dollars le même poids que leur âge et ont droit au nombre de courbettes y correspondant. Quant à moi qui faisais maintenant partie de la même catégorie, j'étais aussi innocemment qu'ingénuement installé au premier rang des VVIP, sans me douter que derrière moi, le même scandale que durant l'enterrement de Mère Teresa avait lieu. En son nom, les déshérités, les orphelins, les estropiés et les va-nu-pieds avaient dû donner leur place à la grande bourgeoisie de Kolkata. Même ses Frères et ses Sœurs qui avaient trimés et sués des dizaines d'années dans les slums avaient du laissé leur place au clergé. Un comble.

Et aujourd'hui, alors que vont être distribuées les récompenses du « **Prix International Mère Teresa du Millénaire** » à je ne sais combien de personnes, dont cinq Gouverneurs et trois Ministres en Chef (donc huit Etats indiens) voilà qu'on marginalise à nouveau les pauvres ! « Si j'aurais su, j'aurais pas venu » comme on disait tout gosse ! D'autant plus que quand le président du groupe des minorités de Delhi (une association officielle gouvernementale pour la défense des minorités religieuses, des basses castes et des aborigènes) est venu à ICOD en septembre, j'avais refusé. Ayant pratiquement récusé toute décoration jusqu'à maintenant (y compris la Légion d'honneur par Mitterrand : car pour qui et pour quoi ?) je ne me sentais pas le droit d'accepter. Mais pris en sandwich par les arguments de mes amis, qui voyaient cela comme un grand honneur pour les déshérités, et par les représentants du comité insistant que les anciens collaborateurs de première heure de « La Mère » sont de moins en moins nombreux (encore que je n'étais que de la 'deuxième heure') et affirmant que l'archevêque de Kolkata insistait aussi, alors, j'ai capitulé au début mars. On imagine la joie délirante des gens de ICOD et du CIPODA, jouissant de ma déconfiture, même si intérieurement, je commençais à me féliciter d'avoir accepté, l'hypocrisie de mes contradictions ne m'ayant que rarement étouffé !

Mais voici que le maître des cérémonies nous font monter sur le podium. Sont déjà présentes diverses personnalités de l'intelligentsia (écrivains, poètes, artistes, peintres et que sais-je encore) mais aussi du cinéma, du sport, de la télévision et de la politique que je ne peux quand même pas placer dans la première catégorie, et pour cause...(Tranchait sur tout le monde une espèce de Bianca Castafiore de plus de six pieds au sari malachite criant, aux cheveux rouge brûlant, porteuse d'une kyrielle de tresses bleues traînant jusqu'à terre et parsemées de rubans multicolores . Qu'elle vint s'asseoir à deux sièges de moi me permit de détailler même son catastrophique rouge à lèvres outrancieusement ponctué de paillettes dorées. Qui était-elle, je ne sais, mais chaque photographe de la salle

se fit un devoir de venir de mon côté (ah !enfin !)...pour la photographier sous tous les angles ; et quand sa fille, plus judicieusement parée mais plutôt quelconque se leva pour recevoir son prix, j'eu nettement l'impression que sa Greta Carbo de mère se fit attribuer le déluge des ovations. (J'appris par la presse que c'était une ancienne et fort célèbre actrice de cinéma...)

Bref, chacun et chacune reçoit un prix conformément à sa citation. Wohab de SHIS et moi-même sommes les seuls travailleurs sociaux. Quand on m'appelle, après plusieurs discours dont celui de mon Archevêque sur le travail et la vie de « La Mère » (comme tous les indiens l'appellent) on me remet une superbe et longue étole de la couleur du sari des sœurs, blanc à triple liseré bleu et une opulente citation or et pourpre stipulant que la distinction me récompense « **Pour une vie entière efficacement consacrée au travail social** » (il y a plus, mais je vous le passe) L'accompagnent une large décoration bleue et dorée avec la photo de la Mère qu'on épingle sur ma poitrine ainsi qu'un grand trophée semblable à un calice d'or de 50 centimètres de hauteur et de trente de large qu'un des auguste Gouverneur me remet solennellement. Dans le même instant, on me fourre un micro sous le nez. En anglais, je prévient le responsable : « Je ne peux pas recevoir cette distinction en mon nom... » (Ledit président me gratifia d'un foudroyant regard, car il se voyait déjà perdre la face) Mais je continuai en bengali : « Cependant, comme je connais dans tout le Bengale des milliers de travailleurs/ses sociaux hindous, musulmans, chrétiens, Sikhs et bouddhistes qui donnent toute leur vie pour les plus déshérités, et sont des « petites Mère Teresa » souvent même sans le savoir, alors, j'accepte ce prix en leur nom. Et au nom de tous les laissés-pour-compte de notre société qui luttent avec dignité pour changer leurs conditions de vie...etc. » Les applaudissements furent assez nourris pour satisfaire ma vanité, mais ce ne fut pas un tonnerre et cela semblait manqué de conviction...Beaucoup avaient sans doute d'autres chats à fouetter que de recevoir des conseils d'un villageois paumé.

Par contre, l'arrivée inopinée du petit 'Envoyé-de-Dieu-Devdut' (Rana) qui passa comme une flèche devant tout l'aérophage des dignitaires médusés pour sauter sur mes genoux intrigua plus les notables que mes propos d'évidence hors saison. Il y resta jusqu'à la fin, perturbant la dignité de la cérémonie par ses facéties, surtout lorsqu'il emporta d'autorité le grand trophée pour aller l'exhiber – et avec quelle fierté – à la foule plutôt désarçonnée et à notre groupe du fond de la salle. Il faut essayer d'imaginer la scène en pensant que chaque gouverneur avait avec lui son chef de camp haut en couleur et trois hauts gradés (représentants respectivement la marine, l'aviation et l'armée de terre) couverts de décorations, alors que militaires et policiers remplissaient les coulisses pour cause de sécurité. Ce qui fit que, quand on se leva pour chanter tous en chœur l'hymne national, j'étais le seul à n'avoir pas un trophée dans les bras ! Mais moi, j'avais Rana ! Et le cœur de Mère Teresa.

Bon, en voilà assez sur cet événement me couvrant d'une gloire bien artificielle et d'une notoriété aussi passagère qu'imméritée. C'est la chance de vivre au fin fond des villages. Personne ne se soucie de nous, sauf une fois tous les vingt ans, et c'est bien comme cela...

Mes propos sur les mariages arrangés dans les deux chroniques de février et mars ont partagés quelques amis en deux camps : ceux et celles qui me félicitent d'essayer de comprendre la mentalité du génie d'autres civilisations ou cultures en m'y incarnant, et ceux et celles qui m'ont reprochés de n'être pas assez critiques avec des mœurs qui de toute évidence ne peuvent pas être qualifiées de civilisés, voire de les accepter. Un troisième camp s'est dessiné depuis me demandant de me battre plus vigoureusement pour les droits de la femme et pour empêcher ces mariages arrangés, au moins pour nos orphelines, puisqu'il semble que j'en aie les pouvoirs. Je pense que nous nous sommes assez étendus sur cette question sans continuer les polémiques ou chacun a son petit bout de vérité ou de tort, moi le premier.

Une piquante anecdote historique nous départagera. La reine timouride Goharchad, qui atteignit 84 ans, régnait sur un des plus grands empires du monde s'étendant du Tigre (Mésopotamie) au Sin-Kiang chinois. Sa capitale, Herat, aujourd'hui en Afghanistan, a produit l'apogée de l'art islamique, notamment les plus belles mosquées que le monde ait connu et dont certaines existent toujours. Elle annonça un jour, vers 1420, sa visite à la Madrasa de la Grande Mosquée. Comme elle y venait avec ses deux cents jeunes suivantes, elle fit donner congé à tous les étudiants. Un seul cependant resté caché, tomba amoureux d'une princesse, et la fit rentrer clandestinement dans sa cellule. Quand la reine, à la vue des vêtements en désordre de sa suivante, comprit l'adultère, elle fit appeler tous les collégiens et les maria derechef avec ses deux cents dames de cour. Avec cette seule condition que les couples se rencontrent chaque vendredi si les étudiants s'étaient montrés suffisamment assidus à leurs études durant la semaine précédente. Le chroniqueur musulman note avec satisfaction que ce jour marqua à la fois la quasi disparition de l'adultère et la réussite complète de tous les examens des futurs Mollahs. Où l'on voit que ce système peut produire de bons fruits ! D'autant plus que le voyageur érudit Robert Byron nous certifie que de nos jours encore, les descendants de ces couples maintiennent aux pieds du grand minaret, le double héritage sans faillir. Des anecdotes comme celles-là, tirée de 'Route d'Oxiane,' remplissent les livres d'histoire indiens. Et 'bien honni soit qui mal y pense'.

Et enfin, le mariage de Jahanara-Reine-du-Monde, dont on se rappellera le scandale qu'elle avait déclenché en janvier en jetant son 'non' à la face d'un prétendant quelque peu éméché. Comme on m'a toujours accusé de l'avoir soutenue (et c'est vrai), on a eu de la peine à me faire confiance dans le choix du nouveau mari. Mais cette sélection n'est absolument pas de mon fait mais du 'grand beau-fils' comme est appelé le mari de Asha Espérance. Et pour des tractations, il y eut des tractations. Depuis début février déjà, le mollah nous rappelant que comme la cérémonie de préparation du mariage avait eu lieu (peinturlure d'ocre sur la future épousée comme sur moi et toutes ses 'sœurs' de ICOD) il fallait que le mariage se fasse dans les trois mois. Jahanara d'ailleurs, après son esclandre, y tenait plus que nous.

Samedi 18 avril : nous sommes deux jours après le premier Boishakh, Nouvel An bengali 1416, mois des mariages, dont le Guru Nanak, fondateur du sikhisme, chantait au XVI^e siècle :

« Au merveilleux Boishakh, les bourgeons s'ouvrent à nouveau.

La jeune épousée attend la venue de son mari/amant, les yeux fixés sur la porte.

‘Seul toi mon amour peut m’aider à traverser le temps turbulent des eaux de la vie.
Viens vite, car sans toi, je suis comme un coquillage brisé sur la grève...’ »
Et vers la fin s’élève comme un murmure :
« Ton amour n’est pas loin. Il est en toi et tu es sa demeure.
Si ton corps et ton cœur cherchent ton Seigneur, Il t’aimera de tout Son être,
et Boishakh deviendra un rêve magnifique »

Comme tout poème indien, le mari ou Dieu, l’épouse ou la Déesse, ne font qu’un ! Le grand Isaïe de même chantait dans son Cantique 61 que « Yahvé se délecte de nous comme le jeune marié se délecte de la mariée »

Veillée de mariage : le voletis des colombes blanches bruissent côté colombier. Le gazouillis délicieux de dizaines d’espèces différentes d’oiseaux, montent d’un degré, de même que les grincements éraillés en général plutôt désagréables des divers hérons se chamaillant en s’installant sur leurs perchoirs. Deux couples de grands corbeaux de la jungle ne risquent pas de se faire oublier par leurs rauques croassements. Peut-être, ont-ils passé la journée à se repaître d’une carcasse de cerf moucheté axis dans les Sundarbans proches, en la disputant âprement à la griffe et à la dent même des tigres ? D’ici, ‘à vol de corbeau’, il n’y en n’a pas pour une heure !

Mais soudain, tout se tait. Une note nouvelle s’élève, bien distincte, un bémol ardent et métallique qui d’abord timide, s’enhardit, perçant sans relâche la gamme des autres sons, jusqu’à ce que les seconds violons viennent entamer leur partie par deux notes, celle-ci plus tremblante, puis celle-là plus douce, à laquelle répond une troisième plus sonore à l’autre bout de l’étang, entrecoupée par un tacatac sec venant d’une grenouille-criquet naine perchée dans les hauteurs de l’île. Tous ces coassements sont rythmés classiquement par la grosse-caisse du crapaud-buffle qui règle le tempo du chœur des batraciens montant à la lune. Car elle est apparue entre temps, majestueuse, rousse, avec un extraordinaire halo doré...Rarement l’avons-nous vu si belle ! Serait-ce qu’elle répond déjà à l’avance du satellite indien qui lui fait la court nuit et jour, lui promettant la venue, sous peu (quel menteur !) d’une équipe d’hommes qui viendrait la chatouiller en surface ? Elle devra encore attendre. En attendant, les geignements tout proches des chacals se préparent à lui rendre eux aussi hommage. Quand elle sera pleine, ils s’envoleront eux aussi. Du pigeonnier proche monte une rumeur diffuse...Un serpent ratier essayant d’y pénétrer ? Une civette des palmiers cherchant une faille ? Ou alors un élusif chat-léopard sauvage moucheté s’installant pour la nuit afin de surprendre le premier pigeon montrant le bout du bec tôt matin ? Qui sait ? Mais pour nous, tout cela n’est que la merveilleuse toile de fond sonore accompagnant ces premières et ravissantes veillées d’été, aux senteurs d’asphodèles, de jasmins, de pois de senteur géants bleus et de chèvrefeuilles tropicaux rouge et or. Encore quinze jours et elles seront étouffantes...Que toutes nos pensionnaires en profitent au maximum pour rendre le plus gaie possible notre **Reine du Monde** qui se met soudain à se sentir comme à la veille de son enterrement. Car ‘enterrer sa vie de fille’ ici, c’est faire un immense bond dans l’inconnu, ou rien, absolument rien, ne reste des repères du passé. La joie est absolue, mais absolue aussi la tristesse. On compte sur « A midsummer nightdream -Le Rêve d’une Nuit d’été » de Shakespeare) pour transformer le tout en enchantement.

Et aujourd'hui, 18 avril, voici qu'arrive solennellement le bienheureux élu : **Sheikh Hamid-Ali-Celui-qui-Supporte-tout** (Ali est le nom du Calife beau-fils du Prophète Mohamed. Les familles portant le nom de 'Sheikh' descendent en droite ligne des premiers arabes venus en Inde. Seuls leur sont supérieurs les « Sayid » qui eux sont les descendants directs du Prophète par sa femme Aisha et son beau-fils Ali. Et ces deux 'castes' n'en sont pas peu fières de se sentir comme un peu de sang bleu !) Dans nos tractations pour la préparation du mariage, nous nous sommes à plusieurs reprises heurtés à des exigences que je n'avais jamais rencontrées auparavant. Mais tout finalement s'est passé dans un climat bon enfant, car quand les représentants de la famille (dont un hindou) disait : « c'est dans notre coutume de... », je répondais : « Et nous, travailleurs sociaux, c'est notre coutume de... » et l'affaire était réglée. Ils ont tenté d'obtenir une dot en espèces sonnantes. On leur a fait remarquer que c'était une coutume hindouiste, et que dans les dits du Prophète (Hadith 189) il est écrit : « Une fille peut être mariée pour quatre raisons : pour son argent, pour sa noblesse, pour sa beauté ou pour ses qualités. Cependant, celui qui marie une fille pour d'autres considérations que la vertu saura ce que c'est que d'avoir les mains souillées » Ils ont accepté de bonne grâce. Mais de notre côté, nous avons promis qu'après le mariage, si notre fille pense que quelque chose est nécessaire, on est prêt à faire quelque chose... Chacun sachant que les promesses d'avant le mariage sont une source permanente de bagarres entre les familles, je leur ai donné ma parole de « Peuple du Livre » (=chrétien) que nous ferons ce que nous promettons, surtout pour que son mari gagne plus. Il a un petit magasin mixte : réparations de bicyclettes, vente de pièces de rechange, confection (avec une petite machine à coudre), et enfin une cabine téléphonique du gouvernement. Bien petit tout cela, mais cela prouve au moins qu'il est débrouillard.

La température est montée à presque 42 avec 90 % d'hygrométrie. Belle journée de sueur en perspective pour 450 personnes. Le parti du garçon arrive à 13 heures. Si la famille habitait Pilkhana, il serait venu à cheval. Mais ici, il est arrivé dans une voiture décorée de fleurs. Un vrai sultan des mille et une nuits. Il porte un turban blanc immaculé et une longue robe satinée à reflets d'ambre. Son teint est plutôt foncé, comme le font inmanquablement remarquer nos filles écrasées derrière les grilles de toutes les fenêtres. Mais Jahanara est aux anges. Enfin, l'élu de son cœur est arrivé... sans que je ne puisse dire comment cela est arrivé puisqu'ils ne se sont vus qu'une fois et jamais parlé. Ne me le demandez donc pas. Le cœur indien a des secrets qu'un vieux célibataire ne connaît pas. Par contre, les femmes et compagnes du fiancé tombent en extase devant la beauté de la fiancée (pour les filles c'est cela qui compte souvent en premier) mais aussi sur les ornements d'or qu'elle porte ainsi que d'autres colifichets du plus brillant effet artistique bien que de beaucoup moins de valeur. Et son sari luxueux de Bénarès, rouge brodé de fils d'or, provoque des commentaires infinis, car chaque femme mariée est tenue de venir à un mariage avec le sari qu'elle portait le jour du sien. On ne garantit pas que le dieu de la jalousie ne joue pas son rôle dans ces comparaisons !

Bref, les amis du fiancé sont fêtés et nourris sur un podium rouge couvert de tapis à motifs de lions et de coussins et traversins brodés, comme on en voit sur les miniatures persanes. Avec lui sont un de ses jeune frère, lui aussi habillé comme un marié, deux de ses amis et deux dignitaires musulmans, un Iman et un Mollah. Vu la chaleur, ils

souhaitent que la cérémonie soit rapide. Nous aussi. Ainsi, pendant que l'épousée passe aux poignets les ornements offerts par la belle-famille : bracelets d'or, anneaux d'argent aux pieds et sur la tête le châle rose embelli de parements d'or, tous les invités ainsi que les pensionnaires de ICOD passent à table où ils sont entretenus par du biryani, plat de riz au safran typiquement musulman, dans lequel se trouvent de délicieux morceaux de poulets frits et beurrés. Ce sont nos travailleurs qui font le service, mais 450 personnes, cela prend du temps.

L'Iman me demande de commencer le 'Nikah', accord de mariage. En Islam, le mariage est un contrat : « Je vous donne ma fille, et vous promettez de bien la traiter. Au cas où cela tournerait mal, nous demandons telle somme en compensation. Et nous offrons nous-mêmes un certain nombre d'objets de valeur (la liste est dressée par un scribe) qui restera toujours la propriété de la fille» De plus, les représentants de la mariée essaye de grossir l'importance du père et de son ascendance. Cela ne colle pas très bien avec moi car en principe, le père doit être musulman alors que je suis un 'Kaffir' (infidèle) Personne ne soulève d'objections, et mon ami Kamruddin en profite pour relater en termes emphatiques les succès des derniers mariages d'orphelines que l'on a fait, embelli encore par le 'Grand beau-fils Kokhon' qui avait proposé ce mariage. Bien que je n'y comprenne goutte, tout le monde semble se marrer et je fais de même. Finalement, je signe le contrat provisoirement avec Kamruddin ce qui veut dire que nous, nous acceptons, mais qu'il faut encore demander à la future épousée, **car c'est elle seule, selon le Coran, qui peut accepter ou refuser.** Les deux dignitaires, le scribe et Kokhon vont en procession dans le pavillon où elle est assise avec la face couverte par son voile, sous un dais royal et entourée de ses amies. Le Mollah lui montre alors les termes de l'accord et lui demande s'il elle accepte le fiancé. Jahanara reine du Monde donne son accord d'une voix ferme et forte. Les applaudissements fusent et nos délégués reviennent nous informer. Nous pouvons maintenant signer définitivement le contrat de mariage qui est du même coup entériné par le scribe qui représente l'Etat.

Et le tout se termine par une longue prière commune où je suis invité à participer : psalmodie du Coran (toujours instant magique et merveilleux d'entendre ces chœurs produit par trois simples voix aux tons différents), puis prière de mariage proprement dite où la protection d'Allah est invoquée. Ensuite, l'épousé se lève, est félicité, et vient vers moi pour une accolade d'honneur...qui va se répéter entre tous les membres présents : attouchements des deux mains jointes, double accolade, puis les deux mains sont simultanément serrées et ensuite pressées contre le cœur. Et la joie d'éclater.

Et la procession de démarrer en trombe, épousé en tête pour aller au pavillon de la promise qu'aucun des membres mâles de la famille n'a encore vue. Emotion lorsque le marié s'assoit dans le trône contigu à la mariée, dessiné en siège moghol. Petit détail : en général, un des fauteuils est plus petit, mais nous avons insisté pour qu'ils soient d'égale hauteur...Suivent un certain nombre de petites cérémonies par les femmes des deux familles. Enfin, le Mollah me demande de **donner un anneau d'or à Jahanara** qui le passe avec décision à l'index tremblant malgré tout, de « Celui qui supporte tout » Enfin, les mains de l'épousé sont posées sur les mains superbement décorées au henné de l'épousée, ainsi que mes deux mains avec un voile par-dessus » Il me revient alors de

prononcer les paroles définitives de ce jour, et j'en profite pour glisser mon mot hors protocole : « **Sheikh Hamid Ali, je te confie ma fille Sheikh Jahanara Bégun** au nom de Allah le Tout Miséricordieux, le Plein de Compassion (premiers mots de la Fatiha du Coran) et au Nom du 'Souffle et de l'Esprit d'Allah, le Seigneur Jésus Fils de Marie (comme l'appelle l'Islam), et Fils du Dieu Tout Puissant comme nous, les chrétiens le reconnaissons. Protège cette femme que Dieu te donne. Aimes-la. Ne la bats pas, comme le Prophète l'ordonne. Prends soin de ses enfants qui sont aussi les tiens. Si tu n'obéis pas aux paroles du saint Coran qui te demande de traiter ta femme comme la plus belle parure de ta maison, tu seras durement jugé au Jour du Jugement. Et toi, ma fille, sois une bonne épouse, mais apprends que tes droits sont égaux à ceux de ton mari et que vous êtes tous deux égaux devant Dieu. Obéis-lui comme tu obéis à Dieu, car lui aussi, au moment de l'accord, a promis de te traiter comme si tu étais lui-même...Nous à ICOD, ne t'oublierons jamais et tu pourras compter sur nous en cas de difficulté, car tu restes notre fille et sœur »

Et tout est terminé, et toutes les filles se mettent à danser en un tourbillon de saris multicolores. Seule la canicule précipite la fin de la fête. Gopa enfin (enfin !) peut venir embrasser sa fille qui s'effondre en pleurant. Elle pleurera à gros sanglots jusqu'au portail où les voitures décorées vont l'emmener en sa nouvelle famille.

« Au revoir, oui, au revoir, petite sœur que je connais depuis 12 ans et dont le sort était de devenir prostituée comme ta mère. Grâce à Sukeshi, puis à Gopa, on a pu te faire faire tes études et te marier avec la certitude que tu ne te laisseras jamais traiter comme une poupée, un jouet de luxe, ou pire une esclave. Le Seigneur de l'Univers en soit remercié »

Le lendemain « Bho-ou-bhat » fête de la mariée dans sa famille, où je resterai toute la journée dans une chambrette ressemblant à une étuve. Gopa, comme dans tous les mariages indiens, n'est pas de la partie car elle représente la mère. Mais 15 filles m'ont accompagnées. Jahanara semble aux anges et se bagarre déjà avec son époux ! Ce qui est un excellent signe...Les beaux-parents me traitent comme si je faisais partie d'une lignée royale (en fait, ils n'ont pas tort car je suis aussi Fils de David et descendant d'Ibrahim-Abraham) Nous repartons le soir vers 20 heures rejoindre ICOD avec les deux nouveaux mariés et quatre des beaux-frères...Qui resteront le lendemain jusqu'au soir s'attendant à être traités en seigneurs comme la coutume le demande. Mais nous sommes débordés de travail et il faut qu'ils acceptent qu'une ONG ne soit pas une famille qui n'aurait que cela à faire. En attendant pour nous, cela aura été trois jours absolument crevants. Mais nous ne regrettons rien, car lorsque ce 30 avril Jahanara nous arrive avec son mari, nous avons la preuve qu'ils sont amoureux et que ce mariage sera –peut-être, car qui sait ? – heureux. Car le bonheur de nos pensionnaires qui ont parfois connus de si horribles vies, c'est notre but final.

Avril a été le mois de la « canicule tueuse », comme on dit ici. Elle véhicule une vague de chaleur sans précédent depuis plus de 60 ans en avril, avec près de trois semaines autour de 40 degrés et 12 jours sans interruption entre 41 et 42. Comme il n'y a pas plu depuis sept mois, l'humidité ambiante de plus de 90 % est d'autant plus difficile à

supporter. Des centaines de morts dans le Nord. Ici, les hôpitaux d'enfants sont pleins, et les personnes âgées sont les premières victimes. Avril est spécialement dangereux, car le corps ne s'est adapté qu'à des températures en dessous de 39. Or voici qu'apparaissent les températures du début de l'été. Que sera-ce en mai avec les 42, parfois 43 quand elles pointeront leur nez ? Maintenant, non seulement on transpire, mais dans la moiteur ambiante prégnante d'humidité, l'évaporation ne se fait plus et la température interne continue à grimper alors qu'on baigne dans sa sueur. Cercle vicieux provoquant la déshydratation avec les mêmes conséquences que des dysenteries cataclysmiques : on perd son sel et ses minéraux, les crampes se multiplient, la fièvre grimpe et on s'effondre sans trop savoir pourquoi, puisqu'on ne se sent confusément pas vraiment malade. Effectivement, le 'coup de chaleur' nous guette puis le 'stroke', l'apoplexie. A ce stade, c'est un peu tard pour y porter remède. Alors qu'il aurait suffi de boire quelques litres d'eau pour rééquilibrer l'organisme. C'est ce qui m'est arrivé le samedi de Pâques où je me suis trouvé dans l'incapacité non seulement d'aller à la messe de minuit, mais encore de bouger...Mais je me suis rapidement rétabli après le diagnostic des causes et depuis, tout va très bien. Et une séance de traversée de l'étang à la nage chaque soir m'aide à combattre la canicule, surtout les trois jours où notre génératrice, survoltée, est tombée en panne ! Mais quand même, pour faire chaud cette année, il fait chaud !

Il me faut à tout prix finir cette longue chronique. **Pourtant, comment ne pas mentionner les centaines d'heures passées dans différents hôpitaux par nos responsables** à cause de l'opération du cœur (péricardectomie) de notre petit Akkhoy de onze ans, de l'intervention chirurgicale in extremis pour une tumeur cérébrale du neveu de Sandhya (marié en Suisse) qui était déjà depuis plusieurs jours dans le coma et dont Markus a pris la charge, d'une ex-prostituée de 50 ans vivant avec nous et hospitalisée pour une double maladie du cœur et du foie. Elle y est toujours. Et également pour le décès subit par négligence médicale de notre ami Basudev, 90 % paralysé et que nous suivions depuis 20 ans (il avait même partagé ma chambre de Pilkhana). Il chantait toujours la miséricorde de Kali, même lorsque sa septicémie, non décelée à l'hôpital, l'a emporté. De même qu'une jeune fille morte d'un cancer de la gorge et sans parenté connue. Nous avons la responsabilité financière de tous ces malades (sauf le neveu de Sandhya où nous avons du seulement avancer l'argent) et cela a grevé notre budget gravement...Mais justement, c'est cela **le travail social : la routine et les urgences. Et quand les deux se marient à temps plein, parfois, on est à la limite de nos possibilités...**

Mais nos efforts conjugués font que les limites deviennent sans limites et nous sommes heureux de terminer ce dur mois indemnes.

Fraternellement à tous et joyeux printemps pour votre mois de mai charmant avec muguet à la boutonnière,

Gaston Dayanand

30 avril 2009



